

Kamikaze

D'ailleurs, l'art n'est plus qu'un long martyrologue, ou un cabinet d'analyste : une manière de dire le monde différent et de payer cette assertion dangereuse.

Il entre aussi dans la vocation de cet art de nier le monde que l'on connaît, et dont il est dit, sur tous les tons, que nous sommes les victimes. Et d'agiter les promesses d'autres mondes qu'on ne peut atteindre que par le dépassement de soi. C'est le chemin le plus court vers le dérèglement de tous les sens, l'aventurisme tous azimuts, sexe et drogue pour ceux qui n'ont pas d'imagination.

Le cul-de-sac pour les égarés qui suivent les héros légendaires de la poésie, et croient rencontrer Rimbaud au bout d'une dose de hasch.

Il sera tout entier engagé dans son œuvre, et jusqu'aux limites de l'impossible. Il en mourra.

Ainsi, par un paradoxal phénomène, la société va fêter des êtres totalement éloignés d'elle ; mieux encore, qui rejettent ses normes, ses principes, son confort, et la dénoncent par leur comportement, leur exigence, et leur martyr. Depuis lors, les chemins de l'art sont encombrés de glorieuses victimes : Lautréamont, Rimbaud, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Oscar Wilde, toutes les facettes de la révolte. L'art s'incarne dans l'idée de la révolte qui est neuve en 1886, qui est une idée vieille aujourd'hui. Elle a trop vécu, elle est vidée de son sens.

Elle était neuve, elle était indispensable à la fin du XIX^e siècle, qui allait survivre au millésime de 1900, et agoniser lentement, lourdement, et comme à regret, pendant la Première Guerre mondiale. C'était un vieux cadavre alors : celui d'une époque, d'une civilisation, et d'une classe sociale.

L'art ne fonctionne plus, et cela depuis un siècle, que comme un contrepoint critique de la société qui travaille à sa promotion. Car, effet paradoxal, ou significative image des perversions propres au marché de l'art, celui-ci est promu par ceux-là mêmes qui sont le plus contestés par ce produit dangereux quand on l'utilise à trop haute dose.

Les Etats totalitaires le savent bien qui le refusent. Sur le corps agonisant de l'impressionnisme, cependant, vont jaillir toutes les plantes nouvelles qui se sont succédé depuis et en un si grand nombre qu'on a, aujourd'hui, un buisson ardent baptisé avant-garde et qui est un inextricable échveau de mots d'ordre, d'injures, d'idées, de gags, de références, de forces. Profusion et confusion qui trahissent moins l'énergie créatrice, qu'un état permanent de panique. On aura cru que les prémices de la modernité claironnés par les poètes, les peintres, les musiciens, étaient placés sous le signe de l'espoir. C'était mal voir la survivance de nostalgies, de fantasmes, et de terreurs, que véhiculaient, dans le même temps, des œuvres et des hommes qui avaient encore les pieds dans le siècle précédent, et la tête dans les chimères. Plus rien ne sera tranché avec cette force que l'on connaissait dans les siècles d'antan.

Du même coup, de simple artisan l'artiste devient une sorte de gourou qui enseigne la sagesse. Et, par voie de conséquence, ce qu'il fait, et quoi qu'il fasse, attire des fidèles, et les comble. On ne demande pas la Lune à Dieu, mais de faire un miracle, de guérir les malades.

L'art est si profondément confondu avec les vertus de la religion que l'artiste s'est vu crédité d'un pouvoir qui le dépasse. Autrefois, les styles changeaient, mais pas les artistes ; aujourd'hui, ils changent plus vite que les œuvres. Et dans une société qui se rationalise de plus en plus durement, l'artiste, cet égaré volontaire, prend le relief saisissant d'un héros.

N'existerait-il pas qu'il faudrait l'inventer. Qu'il faudrait l'institutionnaliser. Dans une société libérale, soucieuse de donner au citoyen la possibilité de choisir, de manipuler le doute, et de s'en délecter, il faudrait créer l'office de l'artiste en révolte.

Ce qui est une manière bien commode d'évacuer les problèmes et de passer à des choses plus sérieuses comme le niveau de vie du citoyen, et la défense nationale. L'artiste né de cette profonde transformation n'est tolérable que pour autant qu'il réponde aux normes imposées de sa nouvelle per-

sonnalité. Révolté, excentrique, singulier. Mais isolé. Les impressionnistes ne furent-ils pas, à leurs débuts, surtout soucieux d'assurer leur survie matérielle, et les premiers textes rédigés pour les rassembler sous une étiquette commune furent copiés sur ceux du syndicat de la boulangerie. Ils rêvaient d'une sorte de corporation. Ils firent une école d'art.

Réunis pour défendre les droits d'exposer et de vivre en tant que peintres, ils ont imposé une nouvelle esthétique. Ils mettent en branle une formidable machine où l'idée de se réunir, de faire « école », sert finalement chacun de ceux qui s'y rallient. Mais ce ne sont jamais que les forts en thème qui survivent. On oubliera les autres. Qui se souvient, parmi les impressionnistes, de Astruc, Attendu, Bureau, Cordey, Lamy, Maureau, Meyer, de Mollina, Mulot, Durvillage, Ottin, Vidal et Vignon ? Ce sont pourtant quelques-uns des exposants des huit salons qui ont assis la réputation de quelques-uns des artistes les plus fêtés et les plus célèbres d'aujourd'hui.

Un ordre militaire

Peut-on risquer un rapprochement avec aujourd'hui ? Les écoles se multiplient, se succèdent, claironnent toutes une vérité toujours plus aiguë. Il se crée une hiérarchie. Des chefs apparaissent, la masse suit, obéit... On théorise, on terrorise. En art aussi, on a ses attentats, ses clans, ses guerres. Mais, finalement, l'ordre règne sur les cimaises.

Serait-ce dire que les héros du futur, les Rimbaud de la voyelle, les Gauguin de la palette sauvage, les Van Gogh de la solitude, les Lautrec du plaisir, sont hors des ghettos où l'on n'enferme que ceux qui veulent bien porter des étiquettes sur leur veston. Badge en art vaut bien une réputation dans les salons.

A la Biennale, on rencontre ceux qui sont dans les rangs, chacun à sa place.

Attention de ne pas rater l'essentiel à vouloir trop suivre l'actualité.

J.-J. L.